

ABONNEMENTS

Une Année, . . . 60 centins
Les abonnements se payent
d'avance.

ANNONCES

La ligne, . . . 10 centins
On traite à forfait pour les an-
nonces répétées ou de grand
format.

LA REVUE BLEUE

Littéraire, Scientifique

PARAISANT TOUS LES MOIS

DIRECTEUR

GEO W. PARENT

RÉDACTEUR EN CHEF

MAURICE DE PRADEL

MONTRÉAL, 20 MARS 1895

SOMMAIRE DU No 2

- | | |
|---|--|
| 1. Un débatMaurice de Pradel. | 4. Les sœurs de charité (poésie).H. Matabou,
Lauréat de l'Académie Française. |
| 2. Orientation politique.....Maurice de Pradel. | 5. Revue du mois.....Millevoye. |
| 3. Une nuit terrible.....M. LeR. | 6. Eurydice à la recherche d'Orphée (Nouvelle Mont-
réalaise).....Fortunio. |

Toutes les communications, ainsi que les mandats postaux, doivent être adressés : Au Directeur de la REVUE BLEUE,
rue St-Jacques, 97 (Banque du Peuple).

Bureaux de la "REVUE BLEUE"

97 RUE ST-JACQUES MONTREAL

PARENT FRERES

AGENTS FINANCIERS

97 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

S'occupent de prets sur proprietes

Negocient prets sur

Eglises, Couvents et Colleges

... CORRESPONDANCE SOLLICITEE ...

LA REVUE BLEUE

LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE

MONTRÉAL, 20 MARS 1895.

Tous les articles publiés dans LA REVUE BLEUE sont inédits et écrits spécialement pour elle. Les manuscrits envoyés seront l'objet d'un examen spécial, et, en cas de refus, scrupuleusement rendus.

L'administration de la "Revue Bleue" prie instamment les personnes qui gardent le journal, de vouloir bien faire parvenir le montant de l'abonnement, soit 60 centins, en mandat postal adressé à M. G. W. Parent, 97 rue St. Jacques (Banque du Peuple), Montréal.

Vu l'abondance des matières, l'article annoncé de M. de l'adél. LES COQUINS TRIOMPHANTS, est renvoyé au prochain numéro.

NOTRE PRIME

Dès aujourd'hui, une prime sera jointe chaque mois à tous les numéros, soit à ceux adressés aux abonnés, soit à ceux achetés dans nos dépôts.

La prime de ce mois, jointe au présent numéro, et que tous les acheteurs devront réclamer, consiste en un magnifique chromo, d'après le grand paysagiste LeRoy, représentant : "Un vase de pensées." Rien de gracieux et d'artistique comme ce joli tableau dont la valeur marchande est de dix fois le prix d'un numéro.

Le tableau sera changé tous les mois, nos mesures étant prises pour être constamment fournies.

UN DEBAT

La rédaction de LA REVUE BLEUE tient à remercier ses confrères de la presse montréalaise de l'accueil sympathique qu'ils ont bien voulu faire à leur petite sœur nouveau-née.

Quelque bruit s'est fait autour de notre premier article ; il n'en pouvait être autrement, et cela a eu pour nous l'avantage de déblayer nettement la route où nous entendons marcher.

Certes, nous n'avons pas eu, nous n'aurons jamais l'outrecuidance de prêcher ex cathedra. Nous exposons des idées que nous croyons justes et bonnes ; elles sont évidemment discutables, en tout cas, sincères, et jamais inspirées, comme il arrive trop souvent dans la presse, par des questions d'intérêt ou des dessous financiers plus ou moins avouables.

C'est dans l'absolue plénitude de notre indépendance d'écrivain que nous agissons.

Nous admettons donc, nous désirons même, à cause de l'intérêt qu'une publication emprunte toujours à la discussion des principes qu'elle pose, qu'une large place soit réservée dans nos colonnes aux critiques courtoises, quel que soit leur pavillon, pourvu, répétons le, qu'elles émanent seulement de gens bien élevés.

Donc, parmi ceux-ci, il s'est trouvé un confrère canadien, un très galant homme de lettres, qui, dans son appréciation de l'article de fond de notre premier numéro, s'est servi d'une expression malsonnante à notre oreille.

Nous avons cru, alors, que c'était notre droit de répondre dans la feuille même où l'on nous attaquait, et nous étions d'autant mieux fondé à le croire que cet écrivain a appartenu à la presse française et qu'il en connaît les traditions de courtoise confraternité.

Nous l'avons donc prié de nous accorder ce qui nous était dû.

Le débat, en soi, ne serait guère digne de l'attention de nos lecteurs, et nous ne le soulèverions pas ici, n'était qu'il va nous permettre d'éclaircir tout à l'heure une question pour nous primordiale et qui paraît ici sujette à controverse.

Il importe donc que, d'abord, nous établissons nettement les faits.

M. Marc Sauvalle, rédacteur en chef de la *Patrie*, répondit à notre demande d'insertion dans son journal par la lettre suivante :

Montréal, 25 Février 1895.

" Mon cher monsieur,

" Je regrette beaucoup que ma petite note de la *Patrie* à laquelle j'avais pensé mettre toute la délicatesse de " touche possible et que j'ai hésité longtemps à écrire—la " preuve en est que vous m'avez pressé de la pondre—vous " ait autant touché, et vous ait paru nécessiter une réponse " que je suis trop journaliste pour vous refuser.

" Ce n'est pas dans une lettre que je pourrais ou que je " voudrais discuter la divergence d'opinion qui nous sépare, " mais qu'il m'est nécessaire de bien poser pour qu'il " n'y ait pas d'erreur sur la position que j'adopte en vous " accordant de grand cœur l'hospitalité du journal, non " pour vous défendre, mais pour défendre votre article.

" Je l'ai qualifié d'anti-français, et je prétends avoir raison, " car ce n'est pas une revue dont l'objet industriel est " de soigner les vices canadiens, qui peut se faire un front " qui ne rougit pas en étalant les vices français.

" De plus, la France eût-elle tous les vices du monde, et " elle en a—mais ils sont si aimables !—les Français seuls " n'ont pas le droit de le dire, surtout dans le monde clérical " où elle lutte depuis si longtemps pour faire adopter " son écusson républicain.

" Il peut y avoir des questions de boutique, on peut " flatter telle ou telle clientèle, on peut chercher les clients " pour une affaire industrielle, mais il n'est permis à un " exilé (?) comme nous le sommes, de salir la vieille mère, " quel que soit son drapeau, ou ses fils quelque indignes qu'ils " soient de leur descendance.

" Vous avez, me dites-vous, l'approbation de certains " Français, cela se peut, et je connais même assez les opi-

“ nions diverses qui regnent dans notre patrie commune pour n'en pas être étonné.

“ Mais, cela prouve seulement que vous vous êtes adressé à des personnes dont les idées ne sont pas les nôtres, pas celles que nous professons au journal à l'égard de la France, et pas celles que nous soutenons parmi les Canadiens.

“ L'opinion de vos appréciateurs vaut ce que valent leurs idées. *(assurément ! de même que l'opinion de M. Sauvalle n'a d'autre valeur que ses propres idées.* Mais elles ne détruisent pas les idées ni la valeur des opinions de ceux qui ont regretté cet étalage intempestif et *solaïste* des vices Français que les Canadiens ignorent (?) jusqu'à ce qu'ils y soient plongés à Paris sur les conseils (?) de ceux qui les ont dépeints.

“ Voici beaucoup de tirage à la ligne pour peu de choses qui eussent pu se dire en encore moins de mots.

“ J'ai jugé votre article anti-français *au Canada*, et déplacé *au Canada*.

“ Je suis prêt à accepter sur ce terrain toute explication que vous me ferez l'honneur de m'adresser, mais admettez que je ne puis en honneur être obligé de me plier à des approbations françaises qui ne sont pas des oracles en matière de convenances au Canada.

“ Je regrette, cher monsieur, que le moelleux de mes observations n'en ait pas fait glisser l'amère justesse, mais

“ Je demeure votre dévoué,

“ MARC SAUVALLE.”

Voilà donc qui est clair et vaticiné à point : le lardon “clérical,” l'insinuation “boutique,” une légère esquisse en passant des “purs” principes, rien n'y manque. Quant à nous que les dessous de la *Patrie* n'intéressent guère, nous n'avons vu dans la lettre de M. Sauvalle qu'une chose parfaitement nette : sa *parole formelle* d'insérer notre réponse.

Le rédacteur en chef de la REVUE BLEUE a donc fait immédiatement remettre ès-mains de M. Sauvalle une réponse en des termes dont nos lecteurs vont apprécier tout à l'heure la correction.

M. Sauvalle garda cette réponse deux jours. Nous comprenons qu'il y ait trouvé matière à réflexion. Après quoi, la trouvant absolument trop péremptoire, il recula comme un simple Trochu.

Il nous renvoya notre réponse accompagnée d'une lettre qui est un pur chef-d'œuvre de caustique. On la lira plus loin.

Voici donc la lettre de M. de Pradel :

Monsieur le rédacteur en chef de la *Patrie*,

Dans l'appréciation que vous avez faite d'un article que j'ai publié récemment dans la REVUE BLEUE, vous avez usé de votre droit de critique et j'aurais, moi, vieux lutteur de la presse, mauvaise grâce à ne point accepter des coups lorsque j'en donne.

Ayant l'habitude de n'obéir qu'à mes propres sentiments, je dis ce que je crois bon et juste, et ne me soucie nullement du qu'en dira-t-on.

Je ne vous ai donc point, monsieur, prié de m'accorder l'hospitalité de vos colonnes pour défendre mon article que je mets hors de cause, mais seulement ma personnalité littéraire.

Vous avez dit sans ambages, que je suis anti-français ;

—ne jouons pas, je vous prie, entre gens comme nous, sur la lettre et ne nous attachons qu'à l'esprit.

J'ai raison, n'est-ce pas ? Si mon article est anti-français, son auteur ne l'est pas moins ; c'est rigoureux comme un problème d'Euclide.

Vous prenez la peine, monsieur, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser en réponse à ma demande d'insertion, d'ébaucher une théorie où je ne veux relever qu'un seul point.

Je suis, selon vous, coupable d'avoir, au Canada, stigmatisé des vices français, et cette franchise attire sur ma vieille tête les foudres de la *Patrie* où vous tenez avec une courtoisie impeccable, je le reconnais, le rôle de Jupiter.

Eh bien, monsieur, la réponse, la voici. Elle n'est pas de moi ; elle est signée d'un grand nom littéraire français, devant lequel doivent s'incliner, vous, moi, et tous autres d'ici.

Ce que dit cet illustre français, ce maître en l'art d'écrire, je ne l'eusse jamais osé dire ici, *(du moins à côté du mal signalé, indiquais-je à mon point de vue le remède ;)* et mon pauvre article n'est plus que de l'eau de rose en regard des lignes juvénaliennes que vous allez lire.

Vous savez, monsieur, qu'il s'est trouvé à la chambre française, lorsqu'a été discutée une motion touchant des funérailles nationales à voter pour l'illustre maréchal Canrobert, vous savez dis-je, qu'il s'est trouvé des députés assez vils, assez *anti-français*, pour insulter ce noble cadavre qui avait été une des plus grandes gloires militaires françaises.

Ces funérailles, toutefois ont été votées et, Dieu merci, ont été dignes de ce grand mort et de la France qu'il avait tant aimée.

En même temps, à la gare du Nord, avait lieu une manifestation d'un tout autre ordre, à l'arrivée d'un train qui ramenait d'exil M. Henri Rochefort.

Voici donc, à ce double sujet, ce que je lis, ici, à Montréal, ce qu'on lit en ce moment même dans toute l'Europe et en Amérique, partout, entendez-vous, monsieur, et je vous mets bien au défi de dire que celui qui a écrit ces lignes indignées n'est pas un bon Français.

“ À l'autre bout de Paris, à la gare du Nord, un homme débarque qui revient d'Angleterre.

“ Une foule immense s'est aussi portée à sa rencontre. “ Épaves de la Commune et du Boulangisme, révolutionnaires, socialistes, radicaux, camelots à la voix éraillée, “ voyous blêmes à la face vicieuse, écumeurs du pavé de “ Paris ou de la politique, futurs candidats aux élections “ municipales ou autres réfractaires déclassés, tous sont “ là, attendant pleins d'amour celui qui va paraître. Et de “ cette foule s'élève une rumeur confuse qui dirait, si l'on “ parvenait à la condenser en paroles : Gloire à toi dont le “ rire strident et vainqueur a tout attaqué, tout détruit ! “ De tous les ouvriers qui ont sapé cette vieille France “ qui croule, tu es le meilleur, ayant été le plus infatigable. “ Tu as descellé les fortes assises de discipline, de “ respect, d'autorité qui, depuis des siècles, portaient l'édifice. “ Viens nous guider à l'assaut de ce qui reste debout “ encore dans cette maison détestée ! Achève ton œuvre ! “ Rappelle nous des injures nouvelles contre le soldat, contre le magistrat, contre le prêtre... Salut à toi, semeur de “ révolte, de discorde et de haine ! Regarde-nous et vois la “ belle moisson que ton grain a fournie !... “ Et tandis que l'on achève de sceller la pierre tombale “ sur le cercueil où dort pour l'éternité le dernier des ma- “ réchaux de France, le gavroche malfaisant qui ricane depuis “ puis trente ans sur la décomposition de la patrie, M. “ Rochefort rentre dans sa bonne ville de Paris !

“ J'ai promis de vous montrer deux France. L'une était “ aux Invalides avec Canrobert, l'autre à la gare du Nord “ avec Rochefort... Choisissez !”

GEORGE DURUY.

Le Figaro.

Eh bien, monsieur, qu'en pensez-vous ? et que devient devant ces lignes votre argument que les choses que j'ai écrites sont "déplacées" au Canada ?

Voilà ce qui est lu, à l'heure où je vous parle, au Canada, à New-York, à Londres, à Rome, à Berlin ; et j'estime, moi, que celui qui a buriné ces paroles a fait preuve d'un louable courage et d'un ardent patriotisme.

Et, tenez, monsieur, daignez me permettre de me-résumer.

Nous ne sommes pas de la me ne église, et si vous n'étiez ce que vous êtes un écrivain de race avec qui il faut compter, — j'aurais laissé glisser sur mon heaume tout bossué par les balles reçues durant mes quarante ans de luttés, votre inoffensif petit javelot.

Savez-vous bien ce qui nous fait le plus de tort à l'étranger, ce qui nous y déprécie outre mesure ? c'est de vouloir nous y poser comme la première nation du monde, lorsque, tout en gardant la dignité nationale, un peu de modestie siérait beaucoup mieux.

Oh ! oui, cette attitude fanfaronne nous a nuï terriblement, elle est bien la cause de notre isolement politique dans le monde ; elle repousse tout simplement ceux qui ne demanderaient pas mieux que de venir à nous.

Maintenant, insérerez vous intégralement cette lettre ? Je ne vous dirai ni que je le crois ni que j'en doute, mais j'affirme que moi, à votre place, je m'honorerais de le faire

Je vous prie, monsieur le rédacteur en chef, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MAURICE DE PRADEL.

Voici maintenant la seconde lettre de M. Sauvalle :

Montréal, 27 Février 1895.

" Mon cher monsieur,

" Je regrette énormément de vous avoir fait attendre cette réponse ; mais vous savez parfaitement la multiplicité de mes occupations qui m'empêche de donner à ma correspondance toute la régularité qu'exigeraient les convenances.

" Cet aven fait et cette excuse acceptée, je l'espère, je me vois tenu de vous dire qu'il m'est impossible de publier votre lettre dans la *Patrie* à cause des responsabilités qui m'incombent dans cet organe au point de vue de la politique intérieure du Canada. (*Oh ! oh ! ces responsabilités-là, M. Sauvalle, ne vous ont donc été imposées que depuis l'envoi de votre première lettre ?*)

" J'y vois un exposé de principes auquel il m'est impossible de donner la sanction d'une publication même forcée. (*Ouais ! monsieur, où donc voyez-vous cela dans ma réponse ?*)

" Le nom glorieux de M. Duruy, pas plus que celui de Canrobert, n'excusent des insultes contre une démocratie (*Quoi ? la démocratie de M. Rochefort ? mais,*

" *c'est un comble !..*) qui peut avoir ses torts, mais à laquelle je suis fier, avec la grande majorité des Français, d'appartenir et de faire corps. (*Ah ! mais non, par exemple ! soyez bien convaincu que la grande majorité des bons Français républicains ne penche pas de ce côté-là.*)

" L'Empire auquel tous les Duruy ont dû tant de choses est la source de cette débauche (*tiens, tiens, vous y venez*) que les fils condamnent aujourd'hui, mais nous aurions mauvaise grâce, nous les jeunes victimes (*oh ! monsieur, vous ne m'avez donc jamais vu ?*) de ce régime de permettre aux fils des corrupteurs de débarrasser si facilement leurs épaules de la marque qui leur implique le fer rouge de l'écrasement. (*Eh ! mais il me semble que mon article roulait pas mal là-dessus, M. Sauvalle.*)

" En tout cas, c'est une tâche à laquelle je ne me prêterai pas.

" Je vous avais offert un droit de réponse personnel, (*ah ça ! entendons-nous, ai-je la berluc en lisant cette phrase de votre première lettre : en vous accordant de grand cœur l'hospitalité du journal non pas POUR VOUS DÉFENDRE, mais POUR DÉFENDRE VOTRE ARTICLE ?*) je ne puis vous concéder la latitude d'une thèse. (*Thèse, n. f. proposition à discuter, dit Littré ; où diantre trouvez-vous cela dans ma lettre ?*)

" Mon offre tient toujours (*grand merci !*) pour ce qu'il peut y avoir de personnel (*Encore ! Voir plus haut.*) dans quelques lignes auxquelles vous prenez ombre, mais je tiens à vous informer (*in cauda venenum !*) que si vous publiez la lettre ci incluse (*la mienne*) je me considérerai en droit de publier mes deux lettres dont j'ai conservé la copie. (*Cette menace m'a tellement effrayé, monsieur, que je n'ai pas hésité, vous le voyez, à les publier moi-même.*)

" Bien à vous,

" MARC SAUVALLE."

Et maintenant, qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Rien, et beaucoup. Rien, puisque ce débat pivote seulement sur un mot : inconsidéré d'une part, pris peut-être d'autre part, trop au sérieux : beaucoup, parce qu'il accentue une fois de plus l'autoritarisme intolérant d'une des mille chapelles, étroites et grincheuses, qui déchirent notre démocratie française : — Hors de nous, point de salut !

Ce que j'ai dit ici, j'avais le droit comme publiciste et comme philosophe, de le dire sur cette terre canadienne qui fut française, à des esprits et à des cœurs français, j'en ai la conviction, sous leur fier loyalisme anglais.

Oui ! c'est encore ici et ce sera toujours la famille française ; et lorsque pour la première fois, à Québec, devant 600 personnes, j'ai poussé ce cri du plus profond de mon âme, il a été salué par un tonnerre d'applaudissements.

J'avais le droit de le dire au même titre que Drumont lançant — de Bruxelles pourtant — ses violentes philippiques contre la pourriture de notre fonctionnarisme et nos écœurants scandales parlementaires ; au même titre, je pense, que M. Rochefort, expectorant, de son palais de "Clarence Terrace," les flots de sa bile sur tout ce qui est beau, grand et respectable.

J'en avais le droit, parce que j'adore mon pays et qu'en admirant sa grandeur, je ne puis me retenir de pleurer sur ses fautes et d'exécuter les politiciques qui le déshonorent ; parce que, républicain avec ceux qui avaient conçu une démocratie honnête, progressive, tolérante, ouverte à tous, les Gambetta, les Favre, les Ferry, les Jules Simon, je soufflette de mon mépris les odieux marchands du temple, les panamistes, les trafiquants d'honneur, les chéquards, les tripoteurs scandaleusement impunis, toute la clique enfin de ces maltôtiers gonflés de haine et couverts de boue ; parce que la Patrie, la sainte et vénérée Patrie dont est pleine à tout propos la bouche de ceux qui l'exploitent et la dévorent, ne tient pas dans six lettres ; elle existe seulement dans le cœur, dans le sang, dans les moelles de ceux qui, comme moi, l'aiment par-dessus tout et qui, sans cris, sans mots, sans phrases redondantes, contrairement à ce tas nauséabond de déclassés, de fruits secs, de tarés de tout accabit qui, depuis tantôt quarante ans, hurlent après mes chausses, seront prêts, l'heure venue, à mourir fièrement pour elle !

MAURICE DE PRADEL.

Orientation politique

La lecture attentive des journaux français et des lettres que je reçois d'Allemagne, établit dans mon esprit un point capital touchant une question dont je me suis ardemment occupé et qui, il faut bien le dire, m'a valu pas mal de horions dans la presse de mon pays.

Ce point capital est celui-ci : un refroidissement très-sensible de l'enthousiasme, ou plutôt de l'emballement français pour la pseudo-alliance-russe, et une détente de plus en plus accentuée dans les relations entre la France et l'Allemagne.

On comprend que dans l'isolement où les événements avaient placé la France, elle dut, en face de la menaçante triple-alliance, chercher à s'appuyer sur une nation, je ne dirai pas amie, car la politique de sentiment a fait son temps, mais dont les intérêts concordassent avec les siens.

Je ne fais point mystère que toutes mes sympathies politiques allaient en ce sens vers l'Angleterre qui, maintes fois, nous a fait des avances que nous avons repoussées, et que nous avons sottement chicanée au sujet de quelques kilomètres de terrain situé dans des pays im-

possibles où nous ne coloniserons jamais ; or, nous sommes certainement mal venus à lui reprocher l'occupation de l'Égypte qu'elle nous avait offert de partager, ce qu'a dédaigné cet imbécile de Freycinet qui, pour ce fait et pour tant d'autres, mérite le mépris public.

Quant aux intérêts de l'Angl^e terre qui eussent cimenté son union avec nous, ils sont multiples. Nous étions et nous sommes toujours en mesure d'assurer sa sécurité aux Indes contre les convoitises de la Russie, et marchant côte à côte avec nous, elle pouvait étendre en sûreté sa part de colonisation sur le continent noir.

Quant aux avantages que nous pouvions retirer de cette alliance, ils étaient tels qu'aucune nation ne saurait nous en offrir de semblables, car elle paralysait absolument les effets de la triple-alliance. Si l'Italie osait bouger, la moitié des deux flottes incendiait immédiatement ses ports, et l'autre moitié, envahissant les ports du Nord, jetait en Allemagne deux millions de Français.

Beaucoup de bons esprits ont compris tout cela tant en Angleterre qu'en France. Nous avions à Londres un ambassadeur remarquable, M. Waddington, adoré en Angleterre, connaissant mieux que personne en France les aspirations et les intérêts anglais. Profitant de sa haute situation et de son crédit extraordinaire au Foreign-Office, il s'efforçait d'atténuer les froissements d'outre-Manche et ne cessait de mettre en lumière chez nous les inappréciables avantages d'un loyal serrement de main avec l'Angleterre. Hélas ! comme tout cela était bon, vrai et sage, comme c'était la seule bonne route et que, à ce moment, les russophiles qui n'ont jamais mis le pied dans la sainte Russie, ne juraient que par le czar, la czarine, les popes, le knout, les troïkas, les vitchouras, les samovars, est-ce que je sais ? et que pour ces emballés tout ce qui était Russe était archi-sacré, M. Waddington, victime expiatoire, fut rappelé et disgrâcié. Et pour établir combien avait été pondérante son influence pour rendre le terrain propice à une alliance que l'Angleterre ne demandait qu'à accueillir à bras ouverts, le successeur de M. Waddington, "honorabile M. Decrais, à qui des instructions précises avaient été données au quai d'Orsay pour détruire l'œuvre à laquelle s'était si patriotiquement dévoué son prédécesseur, comprit bien vite que sa tâche, s'il la remplissait, le rendrait impopulaire au premier chef, et il préféra, en homme d'esprit, résigner ses fonctions. Reste à savoir maintenant comment pourra s'en tirer M. de Courcel.

Il n'en est pas moins vrai que le rappel de

M. Waddington a produit à Londres une impression de molestation dont les Anglais reviendront difficilement, et je ne m'avance pas trop en disant qu'en France on commence à s'en apercevoir et à le déplorer, en constatant la parfaite inanité de nos platitudes devant la Russie, laquelle n'a eu en vue, en caressant notre manie d'adulation pour elle, que de nous tendre désespérément son escarcelle vide et de faire fondre dans nos arsenaux des canons et des fusils qui ne nous seront jamais payés.

Quant à la pratique d'une alliance avec cette puissance, il faut, pour la croire possible, avoir sur les choses de Russie l'ignorance crasse qui caractérise nos hommes d'état.

Tout en Russie est exactement contraire à tout chez nous : politique, mœurs, caractère, aspirations. Comment notre démocratie a-t-elle pu s'imaginer qu'un autocrate exerçant sans contrôle un monstrueux pouvoir, jusqu'au droit de vie et de mort, un czar à la fois pape et empereur, tenant d'une main les clefs du paradis, de l'autre celles de la Sibérie, voulût sérieusement donner l'accolade à une république dont l'essence même révolte tous ses principes ?

Et Cronstadt ? dira-t-on. Ah ! par vos nous, comme avec nos grandes qualités de cœur, notre franchise chevaleresque, nous sommes bien de la pâte des éternelles dupes !

Les choses allaient mal en ce temps-là entre St. Pétersbourg et Berlin ; la démonstration de Cronstadt n'a eu d'autre visée que de faire réfléchir le cousin d'Allemagne sur ce mirage d'alliance dont, avec notre magnificence coutumière, nous avons largement payé les frais ; après quoi les deux Césars se sont cordialement embrassés.

Que si l'on veut savoir ce qu'il y avait exactement dans le cœur d'Alexandre d'amitié pour nous, il suffit de se rappeler la plus effroyable période de nos désastres, à l'heure où écrasée, pantelante, la France agonisait, alors que l'illustre Thiers, à l'âge de quatre-vingts ans, ne voulant pas désespérer de l'âme humaine, parcourait l'Europe pour chercher une aide. L'Angleterre offrit de l'or, ne disposant point d'une armée, et sa flotte ne pouvant rien dans une guerre intérieure ; l'Italie nous offrit Garibaldi, et la Russie nous offrit. l'assurance de sa parfaite considération.

Et Dieu sait que si à ce moment, car l'Allemagne était elle-même épuisée, Alexandre eût voulu seulement menacer de tirer l'épée, la paix eût été faite sur des bases plus équitables, et assurément l'Alsace et la Lorraine seraient restées françaises.

Je n'oublie pas que plus tard, lorsque nos imprudences firent redouter une nouvelle invasion, Alexandre intervint. Eh bien, ce fut un acte de magnanimité dont nous lui avons été justement reconnaissants ; mais fonder là dessus des espérances d'alliance, c'était s'exposer à de cruelles désillusions. . .

D'ailleurs, qu'on le comprenne bien : une alliance avec la Russie aurait pour premier effet de nous brouiller mortellement avec l'Angleterre et de la pousser à faire la quatrième dans l'alliance Austro-Italo-Allemande. Les vues non déguisées de la Russie sur les Indes tiennent l'Angleterre en éveil, et elle ne pardonnerait jamais à la nation qui, par une alliance avec son ennemie-née, les favoriserait. Car bien certainement, la condition que, le cas échéant, la Russie poserait pour s'allier à nous, serait notre aide puissante en hommes et en argent pour sa marche en Asie vers le but que, seule, elle est incapable d'atteindre. Les yeux en France commencent heureusement à se dessiller et un peu plus de bon sens à se faire jour.

Ne regrettons rien, car il n'y a, Dieu merci ! aucun mal de fait, si ce n'est à notre trésor. Mais basta ! soyons-en pour notre or et pour nos canons, et gardons notre indépendance en regardant venir tout doucement les événements.

Or, je le constate avec plaisir, un bon vent depuis quelque temps souffle du côté de l'Allemagne. Le jeune empereur est un plus profond politique qu'on ne croit, et je le tiens pour un des plus sages et des plus prudents. En toutes circonstances, soit que des Français de marque visitassent Berlin, soit qu'un événement douloureux affligeât la France, il n'a négligé aucune occasion de témoigner pour notre pays une sympathie que nous nous ingénions à repousser. Qui sait pourtant si quelque rêve grandiose ne hante pas ce jeune cerveau impérial, et s'il ne veut pas attacher à son règne un acte de justice qui l'immortaliserait ? Tout le fait cependant prévoir, et l'assurance formelle du comte de Munster à M. Hanotaux, que l'Allemagne prendrait part à notre exposition de 1900, n'en est pas, ce me semble, un indice négligeable.

Français, mes frères, ouvrons les yeux de ce côté-là. C'est le bon. Car c'est là seulement que, par un acte de volonté qui ferait de son auteur le plus grand homme des temps modernes, pourrait se fonder solidement l'éternelle paix du monde.

MAURICE DE PRADEL.

Une nuit terrible

On était au 24 Décembre.

Depuis l'aube, la tempête s'était levée en mer; le vent tout de suite avait été furieux, soulevant la pluie par masses, la jetant en trombes, creusant la mer en abîmes.

La nuit s'annonçait horrible.

Tout le monde était rentré, les barques ancrées dans le port ou attachées aux porte-amarres du quai; une pourtant manquait à l'appel: la "Marie Charlotte" tenait encore le large, et l'on pouvait voir sur tous les visages l'anxiété de l'attente, une espèce de terreur superstitieuse causée par les forces irrésistibles des éléments.

Le soir était venu, il ne restait plus qu'une lueur fausse laissant voir la jetée, le fanal clignotant, le petit port fumant sous l'averse, les tristes barques apâties sur l'eau et qui oscillaient lourdement.

Bientôt tout s'obscurcit, le feu du fanal devint une vive étincelle intermittente, on vit les vagues, livides dans la nuit noire, qui tombaient et s'écrasaient sur la jetée puis passaient par-dessus pour aller retomber dans le port.

Les plus braves avaient bien essayé de se risquer sur la plage, pour voir de plus près, mais ils avaient promptement été rejetés en arrière.

Le vent signifiait qu'il était le maître, qu'il lui fallait toute la place dans une solitude où il n'admettait pas d'apparition.

Comme la mer, le vent était démonté, soufflait de partout.

Le petit village de Plancoët, ce site si charmant de la côte bretonne, n'avait pas pris comme d'habitude, son air de fête; il semblait que la nature se fût donné à tâche de refuser aux vaillants pêcheurs la jouissance qui leur était la plus chère au monde, le bonheur de fêter la naissance du Sauveur.

Bien que tous eussent déjà pris leurs habits de fête, il régnait partout comme une odeur de mort, et les cloches à l'Angelus sonnantes en grande fête, paraissaient bien plutôt tinter le glas funèbre.

C'est qu'il leur en manquait des leurs! et cependant les plus vieux d'entre eux n'avaient pas perdu tout espoir; la "Marie Charlotte" était l'orgueil de la flottille, et le patron Louis avait fait ses preuves.

Dans sa maisonnette, un de ces humbles logis, demeure habituelle des pêcheurs de la vieille Armorique, près de la grande cheminée à la flamme contorsionnée par la rafale, pleurait si-

lencieuse une toute jeune femme; de grosses larmes inondaient son visage de madone, pendant que tout près d'elle, un chérubin de quatre à cinq ans, répétait en balbutiant les premiers vers de la fable que sa mère avait essayé de lui mettre dans la tête, pour dire au père le premier jour de l'an.

C'était la première fois qu'Yvonne se trouvait seule à la veillée de Noël; Louis avait bien promis de rentrer à la marée et Louis jamais n'avait manqué à sa parole.

L'état de la mer n'expliquait que trop clairement son absence.

Yvonne avait perdu tout espoir; et cette femme et fille de marin se laissait aller au plus affreux désespoir.

Le fracas de la rafale, le bruit de l'averse qui cinglait affreusement les vitres, avaient remplacé la douce musique des rires et des baisers, qui, deux jours auparavant, remplissait l'honnête intérieur.

Cependant dix heures venaient de sonner à la grande horloge, le meuble le plus luxueux de la chambrette; Yvonne faisant un effort sur elle-même s'approcha de son enfant, l'embrassa longuement comme seule sait embrasser une mère, l'enveloppa avec soin et se disposa à sortir pour aller à la messe de minuit; mais avant de franchir la porte elle se laissa glisser à genoux aux pieds d'une image de Ste. Anne d'Auray, la patronne de la Bretagne.

Quand elle mit le pied sur le seuil de la porte, il lui sembla que le vent avait diminué de violence, le bruit des vagues, qui depuis le matin ne cessaient de déferler avec rage sur la grève, lui paraissait avoir un son moins lourd et déjà l'espoir renaissait dans son cœur.

Sans doute Ste. Anne avait exaucé sa prière, et confiante, Yvonne s'élança au dehors, serrant dans ses bras son enfant qu'elle semblait défendre contre les éléments comme une lionne qui défend ses petits.

Mais avant de s'engager dans la ruelle qui conduit à l'église, elle risqua encore un regard vers la haute mer et ne put comprimer un cri de triomphe en apercevant un feu bondissant sur les vagues hautes comme des maisons.

Pour elle le doute n'était pas possible, ce feu ne pouvait être que la "Marie Charlotte"; Louis n'avait pas manqué à sa parole, dans une heure elle le serrerait dans ses bras, et elle restait là, piquée, rivée au sol, sans souci de l'averse mêlée de neige fondue qui la pénétrait jusqu'aux os.

Son cœur ne l'avait pas trompée, c'était bien la "Marie Charlotte" qui luttait en désespérée

contre une mer en furie à quelques encablures du rivage.

La fine barque montait rapide comme une flèche sur la crête écumante des vagues pour retomber avec la légèreté d'un oiseau dans les abîmes qui se creusaient devant elle.

Cependant, le feu ne paraissait pas approcher, et à l'espérance qui avait envahi Yvonne, succédait un sentiment de terreur et d'effroi.

Son Louis, certainement, avait fait tous ses efforts, il avait tenu à venir là se faire voir, prouver la loyauté de sa parole de marin, mais il lui fallait fuir devant la bourrasque, peut-être pour courir le grand large toute la nuit, semblable à une vision.

Tout à coup, Yvonne aperçut le feu monter plus haut encore, rester comme suspendu entre la mer et le ciel, puis retomber bientôt pour ne plus reparaitre.

Et elle se laissa tomber inanimée sur la grève, pendant que Bébé répétait pour la centième fois : " Maître corbeau sur un arbre perché," et que les cloches de l'Église sonnaient à toute volée, pour annoncer au monde la naissance d'un Dieu.

MAURICE LE ROY.

Les Sœurs de Charité

Tandis que, follement, vers les biens éphémères,
Sans cesse nous tournons des regards soucieux,
Le cri de la Pitié vous arrache à vos mères
Et fait de vous les sœurs de tous les malheureux.

On dit : La Foi se meurt ! Non, vous donnez pour elle
Patrie, amis, famille, et jeunesse et beauté,
Vous frayant ici-bas une voie immortelle
Dans le champ des douleurs où gît la Pauvreté.

La Foi se meurt pour ceux dont les âmes glacées.
Restent sourdes aux cris des suppliantes voix ;
Mais peut-elle mourir chez ces foules pressées
Qui, sur les flots brumeux n'ont qu'un phare : la Croix ?

Voyez venir dans l'ombre un voyageur étrange ;
C'est lui, le Choléra ! semant partout le deuil...
Ce rude fossoyeur des rivages du Gange
Nous défie et réclame un immense cercueil.

Dans nos quartiers déserts quel lugubre silence
Succède tout-à-coup aux bruits tumultueux,
L'industrie est muette et la fière opulence
Abandonne en tremblant ses palais somptueux.

Vous seules, ô mes sœurs ! vous traversez nos rues,
L'hôpital vous attend, rien n'arrête vos pas...
Auprès des moribonds, oh ! qui ne vous a vues
Disputant une proie à l'avidité trépas ?

Lorsque dans les combats, au milieu des alarmes,
Vous dites aux blessés des mots pleins de douceur,
Plus d'un guerrier surpris de ses premières larmes,
Vous appelle tout bas : ô ma mère ! ô ma sœur !

De vos lauriers humains les palmes éphémères
Au souffle ingrat du temps bientôt se flétriront,
Mais Dieu vous garde au ciel ceux que de pauvres mères
En priant pour leurs fils tressent pour votre front.

L'univers vous connaît, vous bénit, vous admire,
Le scepticisme altier s'incline devant vous ;
Allez, filles de paix que l'Évangile inspire,
Pour vaincre, vous n'avez qu'à tomber à genoux !

HIPPOLYTE MATABON,

Lauréat de l'Académie Française.

Mainteneur aux " Jeux Floraux " de Toulouse.

Revue du mois

Il a été d'un vide terrifiant, le mois de février ; et plus je m'évertue à y chercher des faits sortant de l'ordinaire, plus je comprends l'espèce de maladie noire qui, il y a un mois, semblait s'être emparée des journaux.

Pas le plus petit fait-divers ; on eût dit que les chevaux s'étaient donné le mot pour ne pas prendre le mors aux dents ; la compagnie des chars électriques elle-même n'avait pas le moindre accident à enregistrer.

Les rédacteurs étaient sur les dents. Je me suis laissé dire, mais je le donne sous toute réserve, que les reporters, esclaves de leur devoir, avaient résolu, comme dans la chanson du petit navire, de tirer à la courte paille pour savoir qui ferait les frais d'une nouvelle à sensation.

Les choses en étaient là, quand la " Gascogne " eut la délicatesse de casser sa machine et l'heureuse inspiration de se faire attendre huit jours à New-York.

Cela ne pouvait mieux tomber, et pendant une semaine, le steamer et son accident remplirent les colonnes des journaux. Il ne fut plus question que de naufrages et de descriptions de tempête à faire dresser les cheveux sur la tête au plus intrépide.

Cependant, ce grand enfant, qu'on appelle le public, avait besoin de nouveau : la diversion ne se fit pas longtemps attendre, et la " Gascogne " était à peine à quai, que déjà il n'en était plus question ; tous les esprits étaient ailleurs, tous les yeux étaient tournés vers le Windsor et le parc Sohmer, où se formaient les embryons de cyclones d'un tout autre genre.

Pendant plus de quinze jours, on n'entendait plus que les mots : conservateurs et libéraux ; et dans les cercles politiques, on vit des Bleus s'échauffer dans la discussion au point d'en devenir tout rouges, tandis que les Rouges devenaient bleus, des coups qu'ils se donnaient en voulant par leurs gestes, accentuer la force de leurs arguments.

Les terribles anarchistes ont fait bien peu parler d'eux pendant le mois qui vient de s'écouler.

Il y eut cependant un commencement de panique au parc Sohmer ; un craquement terrible s'étant fait entendre, le mot, dynamite, circula de bouche en bouche, mais le public fut bien vite rassuré quand on lui annonça avec le plus grand sang-froid qu'il ne s'agissait que de l'effondrement d'un balcon.

Et la séance continua.

Puisque j'ai entrepris de mettre en lumière les principaux événements du mois dernier, je croirais manquer à tous mes devoirs en ne citant pas, ne fut-ce que pour mémoire, le walk-over des Sans-travail.

Et pendant ce temps-là, les théâtres faisaient de la recette.

L'Opéra français nous donnait plusieurs partitions nouvelles, que les artistes interprétaient, il faut le dire à leur louange, avec un réel brio.

Mes lecteurs me sauront gré, j'en suis sûr, de ne pas les

fatiguer d'une critique tardive, qui d'ailleurs ne rentre pas dans mon cadre, mais puisque l'occasion se présente, j'en profite pour adresser mes félicitations à la vaillante troupe de M. Hardy. Montréal a eu cet hiver un théâtre comme il n'en aura peut-être pas de sitôt.

Il y a bien eu de temps en temps quelques petites défaillances, mais quand on demande à des artistes de chanter deux et même trois rôles dans une semaine, on n'a pas le droit d'exiger la perfection absolue, et si la troupe de l'Opéra français n'a pas toujours été parfaite dans toute l'acception du mot, elle a toujours été convenable.

L'Académie, le Théâtre Royal, le Queen's Theatre, le Parc Sohmer ont par le choix de leurs artistes et leurs pièces à grand spectacle, su faire prendre au public, le chemin de leurs guichets.

Et maintenant pour finir, abordons la question mondaine, cette question qui touche tout un commerce qui n'est pas le moins intéressant, ce commerce qui ne vit exclusivement que des mille détails exigés par la toilette féminine.

Il y avait longtemps que Montréal n'avait vu un mouvement mondain aussi accentué que celui de cet hiver; la présence dans nos murs de Son Excellence le Gouverneur et de Lady Aberdeen n'a pas peu contribué à faire ouvrir les salons.

On s'est amusé ferme dans ces salons pendant tout le carnaval et nombre de jeunes filles et de jeunes gens n'oublieront pas le mois de février 1895.

Cette année, comme les années précédentes d'ailleurs, nous avons pu constater une fois de plus que le carnaval de la rue est bien fini.

On a bien essayé, de l'autre côté de l'Atlantique de le faire revivre, mais en vain. Le roi Carnaval ne connaît plus que sa bonne ville de Nice. Pour les autres, il est mort, bien mort: il ne renaîtra pas de ses cendres.

MILLEVOYE.

Eurydice à la recherche d'Orphée

Vous allez peut-être trouver qu'Eurydice cherchant Orphée c'est le monde renversé. Détrompez-vous, en voici la preuve:

Or donc, il advint qu'un jour, me promenant tranquillement dans Sherbrook street en bavant aux corneilles et en fumant un panatella exquis avec la fumée duquel s'envolait ma rêverie, je fis la rencontre d'un mien ami, nouvellement marié, que je n'avais pas revu depuis quelque cinq ans.

Tiens! cet excellent Adhémarr, me dit-il: mais d'où viens-tu? d'où sors-tu? Vis-tu en ermite, ou n'es-tu qu'une hirondelle changeant de climat à chaque saison? Lettres, télégrammes, j'ai tout fait pour te revoir et t'annoncer la bonne nouvelle: nulle réponse à mes missives, et j'en étais arrivé à croire que nous ne nous reverrions jamais sous la calotte des cieux.

Mais mon cher, j'arrive d'un voyage autour du monde. Depuis huit ans j'ai quitté le Canada; voici un mois seulement que je suis rentré dans notre bonne ville de Montréal, et j'espère cette fois y rester longtemps.

Nos escapades de jeunesse, notre amitié

d'antan, occupèrent quelques instants notre conversation, et Yvan de B... me quitta après m'avoir forcé à accepter une invitation à dîner pour le surlendemain.

Fidèle à ma promesse et enchanté de connaître la femme supérieure aux charmes de laquelle ce bon et vieil ami avait enchainé sa vie, je me trouvai à six heures précises dans le salon de la belle Marguerite de B... rue Saint-Denis; et c'est là, après un excellent dîner, que de sa bouche d'adorable conteuse j'entendis la très véridique et très drolatique histoire que je vais vous narrer de mon mieux. La lyre d'Orphée ne me serait pas de trop pour m'aider à vous captiver. Mais hélas! Orphée étant allé rejoindre son Eurydice et sa lyre étant brisée, je vais prendre mon courage à deux mains et vous faire lire ce que j'ai entendu:

Au temps de Jupiter, les dieux de l'Olympe se risquaient de temps à autre à descendre sur la terre et, sous prétexte d'aller voir si leur gouvernement respectif allait bien, ils se payaient, ces bons fantoches, nombre de fredaines. Le grand Manitou avait bien du mal à tenir en main tous ces vassaux folichons, à calmer leurs querelles, et surtout, à maintenir la paix dans leurs ménages qui, entre nous soit dit, étaient révolutionnés trop souvent par leurs chastes épouses.

Gouverner l'Olympe, ce n'était point, croyez-le, une sinécure. Pour se remettre de ses fatigues le grand Jupiter faisait atteler son char aux roues ensoleillées et, de Jupiter devenu Jupin, il rendait visite à ses divers royaumes, la Terre, l'Onde et les Enfers.

Avec l'œil du maître il se rendait compte fort exactement de la difficulté que Mercure, Bacchus, Pluton et autres, et surtout ce petit coquin de Cupidon éprouvaient à gouverner. Toujours et partout les reines, épouses très pures de ces dieux, trouvaient un moyen quelconque pour tourmenter leurs maris, et mettre le feu aux quatre coins de leurs royaumes.

Comme c'était partout la même chose, de tonitruant qu'il était, Jupiter devint indulgent et pardonna maintes fois à ses subordonnés en rupture de ban.

Un jour donc, voyageant tranquillement sur la Terre, il entendit les plaintes d'Orphée: sa douleur le toucha tellement qu'il changea la forme de son gouvernement. Depuis lors, Orphée ne chercha plus Eurydice, mais la tendre Eurydice courut très souvent à la recherche de son Orphée. Des milliers d'années se passèrent ainsi. Comme le plus souvent les Orphées étaient enclins à des fugues prolongées, une

certaine Eurydice ne pouvant arriver à mettre la main sur le sien, trop volage au gré de ses désirs, implora la divinité olympienne. Jupiter, tout Jupiter qu'il était, avait, lui aussi été sensible aux charmes de Junon, il écouta donc cette prière conjugale qui lui fit venir la larme à l'œil.

“ Grand Jupiter, toi le maître du monde, laisse une humble mortelle, laisse-la te faire une toute petite demande. J'ai un mari, oh ! très joli. Il est gentil tout plein, et je l'aime tant que j'en meurs quand je ne l'ai plus près de moi. Mais un défaut l'afflige, il est volage, le traître, et si léger que trop souvent, il se laisse emporter sur l'aile des vents à la suite de libellules éphémères. Le retrouver, je ne puis. Donne-moi aide et protection et dis-moi comment il faut m'y prendre pour retrouver celui à qui j'ai juré amour et fidélité.

J'ai foi en toi, grand Jupiter, exauce ma prière et du désespoir tu sauveras la plus humble de tes filles.”

Jupiter fronça le sourcil, mordilla sa moustache, et lançant aussitôt ses foudres sur la terre, il la fit osciller sur son axe et la bouleversa de fond en comble.

Dès lors on put lire dans la pensée des autres, savoir de loin comme de près ce que font les absents, prédire l'avenir, etc. . . Il y eut des baquets magiques, des tables tournantes, des planchettes, du somnambulisme, du magnétisme et un tas de choses de même désinence.

Quelques fils d'Adam, mais beaucoup plus de filles d'Ève, furent gratifiés de ces dons magiques. La double vue fut à l'ordre du jour. Bref, le monde marcha beaucoup mieux et depuis lors l'Olympe dort en repos.

Mais, semaines et mois passaient et Eurydice toujours pleurait.

Il arriva, cependant, que deux dames se rencontrèrent une après-midi, dans un musée désert de New-York.

L'une, blonde comme les blés, en extase devant un tableau représentant la descente d'Orphée aux Enfers, semblait abimée dans des réflexions entrecoupées de sanglots étouffés.

L'autre, brune semillante, à l'œil et aux pieds andalous, arpentait d'un pas fébrile la longue salle sonore.

Elle se livrait, cette belle personne, à un de ces monologues inconscients dont les femmes ont la déplorable habitude et où elles semblent prendre à témoin de leur douleur tout ce qui les entoure.

Pour l'instant, les gardiens sommeillant sur les banquettes y semblaient, pour cause, fort indif-

férents, au moins autant que les yeux atones des portraits de ce musée où il était bien rare que deux personnes se rencontrassent ensemble.

La jolie brune, les yeux et les lèvres contractés par une colère violente, laissait échapper des mots saccadés : L'infâme ! le gueux ! le misérable ! . . . parti ! parti, pour l'Europe, l'Allemagne, la Styrie ! . . . à Klagenfurth . . . le monstre ! Oh ! mes renseignements sont précis . . . J'irai, je le retrouverai, dussé-je, oui, j'y suis décidée, lâcher mon directeur des ballets de “ l'Imperial Music Hall ” ! Mais alors, sans un dollar, comment rejoindre ce coquin d'Orphée ?

En prononçant ce dernier mot, elle se trouva près de la jeune femme blonde qui se dressa aussitôt comme mue par un ressort.

Orphée ! madame, vous avez dit Orphée, mon cher époux Orphée, nul mortel, hormis lui, ne porte un nom si doux. Dites : le connaissez-vous ? Savez-vous où il est ? Oh ! de grâce, madame, soyez aussi bonne que vous êtes belle . . . parlez, parlez ! . . .

La femme d'Orphée ! Ce fut à la fois, pour la belle Andalouse, un coup de foudre, et la révélation d'un moyen de tirer du volage en partie double, une vengeance raffinée.

Elle s'approcha donc de la dame blonde, et d'une voix onctueuse : “ Vous êtes triste, belle éplorée, je le vois, je le lis dans vos yeux. Un être qui vous est cher, plus cher que vous-même, vous a abandonnée. Faites trêve à vos pleurs, et si vous le voulez, comme je sens où il est, je vous conduirai vers lui, moi, Pepita la voyante.”

Oh ! madame, que vous êtes bonne ! certainement je vous suivrai partout pour le revoir et l'aimer encore et toujours.

Notre Eurydice, après avoir remercié dans sa pensée ce bon Jupiter, lia plus ample connaissance avec cette intéressante personne. Celle-ci lui parla alors d'un voyage en Europe, obligée qu'elle était, disait-elle de s'expatrier pour cause de démêlés avec dame Justice, à la suite de ses cures merveilleuses par la divination somnambulique.

Eurydice s'engagea à l'accompagner, à lui payer même tous ses frais de voyage, à la condition formelle que son Orphée lui serait rendu et qu'il reviendrait au bercail.

Tout arrêté et prévu pour ce voyage outre mer, on partit : l'épita, voyante au premier chef, ravie d'avoir une compagne si aimable, fit prendre à Eurydice deux tickets pour Paris et l'on se mit en route.

Laissons le paquebot filer à toute vapeur et parlons un peu d'Orphée :

Ce gentleman au cœur si volage, s'ennuyant au logis, avait jugé bon de changer d'air, d'aller rêver dans les Alpes lointaines, seul avec lui-même et... son ombre. Mystère insondable du cœur humain ! Comme Eurydice le calomniait ! La belle nature seule l'enthousiasmait, l'air pur des montagnes, le ciel sans nuage, c'était sa vie. Libre de toute contrainte il pouvait au moins rêver à son aise. Fi donc ! Orphée tromper Eurydice, quelle infamie ! Ses intentions et ses actes étaient purs : le besoin seul de changer d'air le poussait à voyager.

Après avoir visité l'Europe du Nord au Midi, vu l'Orient et l'Occident, il fit halte à Klagenfurth, petite ville de Styrie. Un lac aux eaux dormantes et d'un bleu de turquoise, des pins aux senteurs enivrantes, comme fond de tableau les montagnes du Tyrol, tout cela exaltait son âme. Que de grandes conceptions, que de plans merveilleux virent le jour pendant qu'Orphée... et son ombre se promenaient ainsi autour du lac.

Dors, cher Orphée, rêve et sommeille, protégé que tu es par la gracieuse nature et l'immense distance des lieux que tu as quittés... Puisse ton réveil n'être pas trop amer !

Turin, dix minutes d'arrêt !

A demi plongée dans les bras de Morphée, bercée noblement par la trépidation du train lancé à toute vapeur, notre aimable Eurydice se leva en sursaut à ce cri des employés invitant les voyageurs à descendre. " Sommes-nous arrivées ! dit-elle à sa compagne.

Non, mais si vous en éprouvez le besoin, vous pouvez prendre quelque réconfortant, car nous devons continuer notre route. Je vais faire le nécessaire pour avoir d'autres billets. Laissez-moi et attendez mon retour au buffet.

Notre héroïne, absolument subjuguée par Pepita, n'osa souffler mot. Elle se contenta cependant, sans lui désobéir, de surveiller ses pas et démarches : elle la vit parler aux employés de la gare, prendre d'autres billets pour une destination à elle inconnue et se diriger vers le buffet.

Tel un chien d'arrêt, qui suit une piste le nez au vent s'arrête quand il n'est pas sûr de lui et flaire de tous côtés pour trouver sa route et forcer son gibier, telle était cette Pepita extralucide.

Les formalités pour la continuation du voyage terminées, elle rejoignit sa compagne et toutes deux réconfortées par un léger cordial reprirent leur place en wagon.

Où allons-nous ? demanda Eurydice.

Mais, tout si belle, nous continuons ; jus-

qu'ou ? je ne sais au juste. Pour le moment nous poussons une pointe jusqu'à Goritz. — Là, je vous dirai ce qu'il adviendra de nous. De grâce, ne me questionnez plus. Conformément à ma promesse, votre idole, cette moitié de vous-même, votre Orphée enfin vous sera rendu.

Ces dames brûlèrent Milan et arrivèrent à Mestre où l'on fit halte quelques instants. Mais elles ne descendirent point du train. Les inquiétudes d'Eurydice loin d'être calmées, malgré l'assurance formelle qu'on lui donnait, l'entraînaient à songer. Elle pensait que bien folle elle avait été, de s'embarquer ainsi dans un voyage dont elle ne prévoyait pas la fin.

Tout au contraire, Pepita sûre d'elle-même, devenait de plus en plus gaie. Plus elle s'éloignait du point de départ, plus elle paraissait satisfaite, ses traits s'illuminaient par moments ; on aurait juré qu'Orphée était retrouvé. Mais, sort funeste ! Eurydice, elle, ne pouvait même voir l'ombre de celui qui lui était si cher. Oh ! cette ombre, elle ne devait pas, Dieu merci, la connaître.

On atteignit enfin Goritz. Nos deux voyageuses sautèrent lestement du train, l'une songeuse, l'autre portant haut comme une cavale en liberté, s'arrêtant par ci par là et reniflant à pleins poumons. " C'est bien cela il a passé ici, je le sens, je le vois ! Eurydice, je le tiens ! Dans quelques heures vous me direz si je vous ai trompée. Il a cependant quitté Goritz depuis peu et est allé vers le Nord.

- Alors que faire, où le trouver ? O dieux ! que vais-je devenir ? Je n'en puis plus. Je perds la tête ! Cherchez, rendez-le moi, je le veux.

Elles sont toquées, ces deux femmes, s'exclamaient les employés de la gare, on dirait vraiment des pensionnaires d'une maison de folles, l'une pleure comme une Madeleine, l'autre rit à gorge déployée.

Cependant Pepita la Voyante prenant une décision s'approcha de sa compagne et lui dit : " Renseignons-nous, il nous faut savoir quels sont les noms des villes environnantes, cela m'est de toute nécessité pour orienter nos pas d'une façon ferme et sûre, et atteindre notre but.

Pourriez-vous me dire, Monsieur, demanda-t-elle à celui qui paraissait diriger tout dans la gare, quelles sont les villes où s'arrêtent les trains en partant d'ici.

Oui Madame, par le Nord, vous pouvez aller à Marburg, à Klagenfurth, à Villack et en Allemagne ; par le Sud, vous descendez à Trieste et au delà. Pour Trieste vous changez à Maripietra. Pour Vienne, vous allez tout droit.

— A Klagenfurth, peut-on s'y rendre directement, s'il vous plaît ?

— Certainement. Le chemin le plus court est celui qui traverse les montagnes et va de Goritz à Villack. De Villack à Klagenfurth on reprend le train. Par Marburg vous pouvez aller, sans changer, en chemin de fer jusqu'à Klagenfurth.

— Eurydice, ma chère, nous touchons au but. C'est à Klagenfurth que nous nous arrêterons, l'objet de vos désirs s'y trouve et il ne nous attend pas. Prenons le train et filons vite.

Quelques heures plus tard nos héroïnes, après un voyage d'une anxiété fébrile pour elles, ou du moins pour l'une d'elles, arrivaient à minuit à Klagenfurth, ce coin charmant de la Styrie.

— Restez-là Eurydice, dit Pépita à sa compagne, laissez-moi faire, je vous réponds maintenant de tout. Mais un peu de calme, ne vous impatientez pas, vous touchez au but, reprenez donc un peu vos sens. Eurydice voyant l'assurance avec laquelle elle lui parlait se le tint pour dit, et tranquillement attendit le retour de la voyante.

Pépita se démenant comme un serpent, se fauflait partout ; on ne voyait qu'elle autour des omnibus qui attendaient l'arrivée des trains pour conduire les voyageurs aux différents hôtels de la ville, elle flairait de droite, de gauche, allant et venant en tous sens.

Tout à coup, s'approchant de l'une des voitures qui se trouvait là, elle demande au conducteur à quel hôtel il appartenait.

— A l'hôtel du Kaiser Franz Joseph, dit-il.

— C'est bien, gardez-nous deux places. Quand partez-vous ?

— Nous attendons, madame, l'express de Vienne qui arrive à 2 heures et nous partons aussitôt après.

— Alors nous pouvons souper au buffet ! quand vous serez prêt à partir, faites-nous prévenir.

— Certainement, madame.

— Cette fois-ci, ma belle Eurydice, nous le tenons votre coquin de mari. Je viens de m'assurer de deux places dans l'omnibus de l'hôtel où il habite. Mais allons prendre quelque chose au buffet de la gare, car il nous faut attendre jusqu'à deux heures l'express de Vienne et ne pouvons partir qu'après son arrivée.

Je ne demande pas mieux, répondit celle-ci, êtes vous sûre Pépita de ce que vous me dites, voyons, franchement, en êtes vous sûre, ne me bernez-vous pas ? Ah ! si c'était vrai, ma reconnaissance pour vous n'aurait plus de bornes.

— Allons souper, et après vous me direz si oui ou non je suis digne de mon nom, moi, Pépita.

pita, la voyante incomparable, la sublime Pépita, celle à qui rien n'est caché, qui peut tout voir et tout savoir.

L'express étant arrivé, nos voyageuses montèrent dans l'omnibus qui les conduisit à l'hôtel du Kaiser Franz Joseph.

Ici l'aventure se corse.

Un hôtelier gros, gras, joufflu, vint à leur rencontre et s'empessa de les aider à descendre ; mais le repoussant et parlant avec une volubilité incroyable, et sans prendre le temps de respirer, Eurydice lui tint ce langage : " Avez-vous ici un voyageur portant une longue moustache, le plus beau des hommes et répondant au nom d'Orphée ? allons, conduisez-moi chez lui, je veux le voir, c'est mon mari, et surtout que votre bouche soit close, je veux le surprendre le traître, et me venger ! et se tournant vers Pépita, " Je le dois, pour cicatriser ce cœur qui saigne depuis si longtemps. Allons hôtelier, dépêchez, ne nous regardez pas comme des bêtes curieuses ; il est ici, menez moi vite chez lui.

L'hôtelier ahuri ne sut tout d'abord que répondre, prenant ces deux femmes pour deux aliénées. Quant à un voyageur du nom d'Orphée, il ne s'en trouvait pas de ce nom à l'hôtel, il en avait la certitude la plus absolue. Mais se ravissant : " Mesdames, leur dit-il, en s'inclinant, dans l'hôtel respectable qui a l'honneur de porter le nom de Kaiser Franz Joseph, le meilleur de la ville, je vous l'assure, et de beaucoup, aucun voyageur répondant à celui que vous venez de me nommer ne s'y trouve. Mais, j'ai des chambres pour vous si vous le désirez, et, ou je me trompe fort, vous devez avoir besoin de repos. Demain, je saurai en faisant certaines démarches, si, en notre charmante ville de Klagenfurth, il est arrivé un voyageur du nom d'Orphée."

— Nous ne vous en demandons pas tant, répondit Pépita ; qu'il y ait ou non ici un voyageur du nom d'Orphée, donnez nous tout simplement des chambres, et vivement !

— Certainement, mesdames, holà ! Antoinette, Franz, conduisez ces dames à la grande chambre du premier étage. Franz, le garçon d'hôtel à l'appel énergique de son maître, prit un bougeoir : " Suivez-moi, mesdames, s'il vous plaît. Je conduis d'autres voyageurs aux étages supérieurs, attendez-moi là, dans un instant je suis à vous."

Allons, ne t'occupe pas de nous, nous ne voulons pas rester seules dans ces corridors, quand tu redescendras, nous redescendrons, ne t'occupe nullement de nous.

Et tout bas Pepita dit à Eurydice : " Suivez-moi pas à pas, surtout restez derrière moi sans me dépasser. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien. Il est ici, je le vois. Laissez-moi arriver à sa chambre. Surtout pas trop d'émotion avant que j'aie trouvé où il repose.

Pepita flairant à chaque porte ne s'arrêtait pas cependant, mais son assurance était telle qu'Eurydice ravie d'arriver si près du but, obéit à ses ordres.

Tout à coup devant une chambre du 2e étage, à la porte de laquelle se trouvaient deux paires de bottines, l'une de femme, l'autre d'homme, Pepita s'arrêta et après quelque hésitation se tournant vers sa compagne : " Il est ici, lui dit-elle, dans cette chambre : à vous maintenant de lui parler.

— Êtes-vous certaine que ce soit lui ? je n'ose vous croire. Ah ! ah ! je le savais bien que le gremlin ne voyageait pas seul. Je tiens ma vengeance !

— Erreur complète, ma chère, je le vois, il repose du sommeil du juste, *solus cum solo*. Allons, frappez et vous verrez.

Pan. Pan. Pan.

Qui est là ? Moi. Comment moi ? Oui, moi. Mais qui, moi ? Oui moi, ta femme... Ma femme ! Ah ! elle est bien bonne celle-là. Vous vous trompez je n'ai pas de femme.

Allons, ouvre, tu en as une et elle est à ta porte. Si tu n'ouvres pas, je réveille tout dans l'hôtel.

Orphée agacé et croyant à une mystification, finit par ouvrir, et quelle fut sa stupeur quand il vit en face de lui sa légitime Eurydice flanquée d'un garde du corps dont la vue lui fit courir un frisson de la tête aux pieds.

— Traître ! infâme ! laisse-moi entrer, c'est moi, oui, c'est bien moi, — tu ne t'attendais pas à cela, hein ? — je veux la voir celle que tu aimes et qui m'a ravi ton cœur. Ses bottines sont à la porte, elle est là, j'en suis sûre. Livre-moi passage.

Ma chère petite femme adorée, tu te trompes, vois et cherche partout, ma conscience est pure.

Alors, que signifient ces bottines à ta porte ?

Ce sont les miennes.

Comment les tiennes ! Tu te moques de moi, je vais me venger ; et entrant comme un ouragan dans la chambre, Eurydice chercha sous le lit, dans les armoires, partout, et ne trouva rien. Pas de rivale !

Alors sa fureur tombant, elle se jeta au cou de son Orphée en s'écriant : " Pardonne-moi, je me suis trompée ! Et tout à coup se ravisant :

Explique-moi, dit-elle, à qui appartiennent ces bottines ?

Elles sont à moi, à moi seul, ô épouse incomparable ! Voici l'explication de leur présence à ma porte. Le ciel ayant trop ouvert ses catactes, je m'aperçus que mes pieds nageaient dans l'eau. A Kiel, en descendant du bateau venant de Danemark, j'entrai chez un cordonnier allemand, et, tu le sais fort bien, les allemands étant affligés de pieds semblables à celui de Charlemagne, je ne trouvai qu'une paire de chaussures de femme pouvant provisoirement m'aller et me permettre de continuer ma route. A Vienne, je m'empressai d'acheter de nouveau une paire de bottines, d'homme cette fois. J'ai mis à la porte les deux paires ensemble pour qu'on les nettoiyât. Et voilà toute l'histoire. Tu te trompais étrangement sur mon compte, en es-tu convaincue ?

C'est bien, je ne discute pas l'évidence des faits, mais cette pilule est amère à avaler.

Quant à Pepita, sa promesse réalisée, elle était rentrée dans son appartement et s'était endormie avec la satisfaction du devoir bien rempli.

Le lendemain matin, elle fit tenir à Orpnée une note d'honoraires parfaitement arrondie qu'il paya sans mot dire, heureux d'en être quitte à si bon marché.

Voilà, chers amis, l'histoire très authentique et très véridique arrivée en plein XIXe. siècle, et comment quelquefois les épouses trop aimantes arrivent à retrouver l'oiseau envolé...

Et sans discuter le pour ou le contre de cette aventure d'une épouse qui, grâce à une voyante plus qu'extra lucide, retrouva son mari sans savoir où il était, à plus de deux mille lieues du Canada, je quittai enchanté la maîtresse de la maison en lui promettant, ainsi qu'à mon vieil et bon ami, de venir souvent partager leur dîner.

FORTUNIO.

NOUVELLES À LA MAIN

Le 29 février dernier, au marché de Longueuil, une vache avala par hasard une pièce de vingt sous. Le propriétaire se rendit aussitôt chez le plus célèbre vétérinaire de Montréal qui ordonna un vomitif. Après l'avoir absorbé, quelle fut la valeur de la vache ?

— Elle vaut mille francs.

Vous jetez un ail dans la mer, et vous l'en retirez une heure après. Qu'en sort-il ?

— Il sort encor...ail.

Quelle différence entre un ivrogne et un Anglais ?

— Le premier se pique le nez.

— Le second speak English.

La guérison de l'Ivrognerie

Par le traitement Keeley, examinée au point de vue judiciaire par l'hon. juge T. W. Brown, de la Cour Supérieure de Memphis (Tenn.)

CERTIFICAT DE MA GUÉRISON :

Cher monsieur,

Vous me demandez mon appréciation sur le traitement du docteur Keeley pour la guérison de l'ivrognerie, d'après mon expérience personnelle et mes propres observations.

Vous semblez me faire cette demande avec une certaine timidité, dans la crainte sans doute, d'un refus de ma part de rendre témoignage au mérite des remèdes du docteur Keeley. Veuillez bien croire que je n'ai à cet égard aucune fausse honte, et je me fais, au contraire, un plaisir de certifier que ce traitement m'a rendu un inappréciable service. Je considère même qu'il est de mon devoir envers mes amis et le public en général, d'user de l'influence que je puis avoir, pour propager le traitement du docteur Keeley.

J'ai été témoin de tant de ruines, ruines physiques par la perte, sans cause apparente, de grandes fortunes ; ruines des plus belles espérances par l'ivrognerie et la morphinomanie, que je me regarderais comme coupable d'indifférence et d'ingratitude, si je ne saisis pas toutes les occasions de faire connaître les bienfaits que j'ai reçus de ce traitement. Je dois certainement ne pas craindre de les publier, certain d'être ainsi utile au bonheur de mes concitoyens. Je serais donc heureux que mes connaissances particulières pussent donner à mes paroles un certain poids.

Mon opinion est que le système du docteur Keeley repose entièrement sur des données scientifiques.

Il reconnaît comme des maladies, et traite comme telles, l'alcoolisme et la morphinomanie. Dans les deux cas, l'excès développe une maladie du corps et de l'esprit.

Durant ma longue carrière d'avocat, je me suis convaincu que bien des gens envoyés au gibet par les cours d'assises, eussent dû être traités dans des asiles d'aliénés.

Malheureusement, jusqu'ici, la justice s'obstine à ne pas reconnaître qu'un long usage de boissons alcooliques ou de narcotiques agit sur le cerveau assez puissamment pour provoquer l'irresponsabilité du crime.

Je crois cependant que le temps n'est pas éloigné où l'acte d'un criminel sera pesé dans des balances plus justes, après des recherches minutieuses sur ses penchants pour l'alcool, la morphine ou l'opium ; car on reconnaîtra que dans la plupart des cas, c'est à ces



JUGE T. W. BROWN.

poisons bien plus qu'à d'autres causes, qu'il faut rapporter le plus grand nombre des actes criminels. La peine de mort appliquée à des crimes perpétrés dans des cerveaux d'où les poisons ont chassé le libre arbitre, est donc une révoltante inhumanité. Et ce temps viendra, certainement, je le répète, lorsque la cure Keeley sera employée pour le traitement des aliénés.

Mon expérience et mes observations me permettent d'affirmer que la santé ne souffre aucunement des effets de ce traitement.

Je suis âgé de 66 ans, et j'ai pris le traitement Keeley tel qu'il est administré dans son Institut, par ses médecins.

J'avais fait un abus excessif des boissons fortes, depuis plus de vingt ans. Ma très longue habitude de leur usage rendait mon cas extrêmement difficile et rebelle à l'efficacité de la cure.

Cependant, je me soumis docilement au traitement, et le résultat en fut merveilleux, non seulement sans aucun inconvénient pour ma santé, mais je sentis au contraire celle-ci se fortifier davantage.

Ce remède détruit à jamais la soif insatiable de la boisson.

Si je pouvais trouver des paroles plus convaincantes pour rendre témoignage de ce traitement merveilleux, je m'en servais pour le recommander.

J'offre au monde, comme gage et comme preuve, mon expérience personnelle, ma guérison parfaite et le bonheur de ma famille.

Je ne veux pas m'étendre plus longuement sur ce sujet et je termine cette lettre, espérant que vous serez satisfait d'apprendre que, d'après mon opinion, vous êtes engagé dans une œuvre au-dessus de toute autre, car elle a pour but de sauver les ivrognes de leur pire ennemi : le whisky.

Votre très dévoué, T. W. BROWN,

Juge de la Cour Supérieure, de Memphis, (Tenn.)

Le seul véritable Institut Keeley a Montreal, est situé 69 rue Orbosne. - Tel. 4544

S'ADRESSER AU GERANT.

L'INSTITUT KEELEY

Pour la guérison

De L'IVROGNERIE
De la MORPHINE et
De L'OPIUM

N° 69 RUE OSBORNE
MONTREAL

Le seul Institut ayant le droit de se servir et se servant des célèbres remèdes du grand maître, dans la province de Québec.

Toute autre annonce de la cure de l'Ivrognerie d'après le

SYSTEME KEELEY

ou avec les Remèdes Keeley est une imposture, contre laquelle nous mettons en garde le public.

Les Patients sont sous les soins immédiats d'un médecin formé par le Dr Keeley lui-même.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE